

Le 22 juin 1940 PETAIN signait avec l'ALLEMAGNE NAZIE un armistice qui sanctionnait la défaite de l'armée française et livrait à l'ennemi une grande partie nord de la FRANCE ainsi que la côte Atlantique.

Quatre jours plus tôt, mardi 18 juin, le Général DE GAULLE lançait depuis LONDRES un appel radiodiffusé contestant toute idée d'armistice et invitant à la résistance, donc à la poursuite de la lutte par tous les moyens.

Cette notion de RESISTANCE, dès lors, devait effectivement inspirer l'attitude de nombreux patriotes français.

Il y a un demi-siècle - fin 1943 - la zone sud française se trouvait occupée depuis un an, l'armée allemande ayant franchi la ligne de démarcation le 11 novembre 1942, bien entendu au mépris des dispositions de l'armistice.

Pendant ces douze mois, différents mouvements de Résistance avaient renforcé leurs structures sur tout le territoire et notamment dans les régions montagneuses et forestières. Le Haut-Bugey, entre autres, offrait une configuration favorable à l'installation de camps connus en tant que "MAQUIS".

Nous avons donc la possibilité de gagner rapidement ces lieux afin d'échapper soit aux "Chantiers de Jeunesse" institués par le gouvernement français pro-nazi, soit au S.T.O. (service du travail obligatoire en ALLEMAGNE)

Dans les villes et de nombreuses agglomérations, la Résistance (Armée Secrète) recrutait également les jeunes et moins jeunes décidés à préparer la lutte pour la libération.

A NANTUA, l'Armée Secrète (A.S.) avait pour Chef le Docteur Emile MERCIER (qui se dévouait pour soigner bénévolement les malades dans les Maquis) et M. Julien RAVIER, mécanicien était l'un des principaux responsables locaux.

Curieusement juxtaposé à la maison du Docteur MERCIER, l'immeuble des CAISSES DEPARTEMENTALES DE CREDIT ET MUTUALITE AGRICOLES comportait une majorité de personnel jeune et constituait une véritable parcelle de République, sous l'égide du Sénateur CHANAL fondateur des Caisses et de leur Directeur Ary GEOFFRAY, ancien prisonnier de guerre qui avait réussi à obtenir son rapatriement pour maladie en 1942.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble, le grand bureau de la Caisse d'Allocations Familiales arborait le buste en plâtre moulé d'une superbe MARIANNE ceint d'un ruban tricolore et soigneusement orné de branches de houx.

Le 11 novembre 1943, à l'appel des Mouvements Unis de Résistance, un cortège formé d'une fraction importante de la population et des enfants des écoles (c'était un jeudi jour de congé scolaire) se rendit des Caisses Agricoles au Monument aux Morts où avaient été posées une gerbe et une réplique de grenade confectionnée par un Résistant, Charles BENOIT, artisan tourneur.

"Les vainqueurs de demain à ceux de 1914-18" tel était le message qui s'affichait sur la gerbe, message aussi laconique que fort tant en résolution qu'en certitude. Et confirmé par une MARSEILLAISE entonnée avec ferveur alors que - coïncidence incroyable - la CITROEN "traction avant" du Sous-Préfet DEMAY arrivait à hauteur du rassemblement, entrant en Ville par la rue St Michel. Le redoutable fonctionnaire arrivait de VICHY où il effectuait de temps en temps des stages de perfectionnement en technique répressive.

2

Son passage fût suffisamment remarqué pour justifier des inquiétudes : n' avait-il pas chargé le Commandant de Gendarmerie de mobiliser des renforts pour décimer une éventuelle manifestation le 11 novembre. D'autant plus qu' avait été annoncée la présence de Maquisards armés dont on sait qu'ils défilèrent en réalité à OYONNAX.

Le Sous-Préfet arriva-t'il trop tard ? Ouf ! la gendarmerie n'intervint ni à OYONNAX ni à NANTUA.

Toutefois, le sentiment de satisfaction procuré par l'absence d'incident devait s'effondrer dès le lendemain à la révélation des 450 arrestations opérées lors de la cérémonie au Monument aux Morts de GRENOBLE.

Un refrènement des manifestations d'enthousiasme s'imposait. La clandestinité - beaucoup trop "publique" - devrait rester sans faille : peu armée, la Résistance n'était pas en mesure de montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir. Mais les circonstances concouraient à accélérer un élan frénétique qui dynamisait surtout la jeunesse excédée de privations, de menaces et de misère depuis trois longues années.

Les Allemands avaient complètement perdu l'initiative sur le front russe, l'ITALIE avait capitulé, la CORSE était libérée. A la conférence de TEHERAN, les Anglais par la voix de CHURCHILL venaient de promettre l'ouverture d'un front en FRANCE : ce front allait être le débarquement tant attendu et qui semblait devenir imminent. Et cette imminence motivait les actes de patriotisme et d'héroïsme qui se multipliaient sur le territoire français tout entier.

A GRENOBLE, consécutivement aux arrestations du 11 novembre, dès le surlendemain deux Résistants font sauter le polygone d'artillerie allemand.

En Haute-Savoie, en un mois, plus de dix attentats par jour en moyenne ont eu lieu contre les occupants ou leurs suppôts.

En Haut-Bugey, un climat fébrile s'installe: une tension insupportable est révélatrice d'affrontements latents mais indéterminés. A NANTUA l'occupation allemande se traduisait par la présence à l'Hôtel de France et au château de PORT de services administratifs de l'armée (Wehrmacht) évidemment soumis au joug nazi mais non assortis d'éléments SS. Des "collaborateurs" - ou considérés comme tels parce que sympathisants du gouvernement de VICHY - feignaient ignorer l'aversion croissante que leur portaient de très nombreux nantuatiens et se défendaient de faire ce qu'ils appelaient "de la politique". Ils priaient toutefois le dimanche et souvent la semaine afin que "l'ordre nouveau" s'établisse et que "le communisme armé par les juifs" (!) soit à jamais banni de l'humanité. Ils jouissaient de l'approbation dithyrambique de quelques jeunes bêtas qui s'acharnaient entre autres activités à faire disparaître les petits drapeaux anglais dont les gens paraient leurs pots de fleurs.

Jusqu'alors les troupes ennemies n'avaient pas tenté de décimer les camps de maquisards et la Résistance locale n'avait pas été à l'épreuve de la GESTAPO. On s'accordait à penser que cette fin d'année 1943 serait la dernière de la guerre et qu'il convenait de se préparer avec hâte au combat que constituerait la seconde "bataille de FRANCE".

Hélas ! cet enthousiasme haut-bugiste qui gagnait en intensité allait être brisé par des actions et des événements aussi sordides et tragiques qu' inattendus et inconcevables.

Une poignée d'ignobles personnages allait provoquer la saignée de NANTUA.

MP

La tragédie débuta le lundi 6 décembre 1943 vers 14 heures à l'Hôtel du Jura, propriété de M. Georges PAYAN.

J'étais pensionnaire dans cet hôtel voisin des Caisses Agricoles où je travaillais.

Le lundi étant chôme, j'avais déjeuné chez des amis et regagnais l'hôtel.

Empruntant pour ce faire la salle de café, je me trouvai aussitôt en présence d'un individu qui, revolver au poing, déambulait parmi quelques clients qu'il invitait de consommer à ses frais. Il me sollicita en ce sens et, essayant mon refus, il insista en précisant que sa "mission" devait s'accomplir sans incident. Je lui demandai alors des précisions sur la nature de cette mission et obtins sa réponse :

--- "Il s'agit d'une expédition punitive. On rase les PAYAN et on les promènera à poil.

--- POURQUOI ?

Et le "justicier" de produire une petite photographie où figurait Mme PAYAN en compagnie de deux militaires allemands, devant la porte de l'Hôtel du Jura.

Ayant instantanément identifié les personnages, je signalai à mon interlocuteur que l'ordre qu'il exécutait était aussi fantaisiste que le document sur lequel il s'appuyait.

J'ajoutai que cet ordre n'émanait certainement pas de Résistants dignes de ce nom et je le sommai de me conduire à eux. Il tenta d'expliquer qu'aucune discussion n'était admise et le niveau de son langage confirmait malheureusement cette réponse.

Les deux militaires allemands "compromis" avec Mme PAYAN étaient des réservistes de la Wehrmacht - l'un instituteur dans la région de BERLIN, l'autre exploitant une fromagerie près de HAMBOURG - satisfaits d'avoir réussi à trouver un "filon" qui les exemptait du front de RUSSIE.

Amateurs de bonne chère et de bonne bière, ils avaient sympathisé avec Georges PAYAN, fin cuisinier lyonnais et prisonnier de guerre rapatrié sanitaire qui ne se privait pas d'exprimer ses sentiments anti-nazis et surtout de se faire approuver par les deux soldats! Les échanges de phrases en jargon improvisé franco-allemand, ridiculisant toujours l'occupant, s'imprégnaient d'un comique tordant.

Quant à l'épouse de Georges PAYAN, elle faisait étalage sans réserve de ses opinions. Originnaire de Haute-Savoie, franche et directe, elle parlait avec fierté des Maquis de son Département. Par exemple, sachant que mes dispositions étaient prises pour éviter les "chantiers de jeunesse", elle se plaisait à me faire promettre de rejoindre les Maquis de son pays parce que mieux organisés et plus efficaces !

Connaissant sa générosité, son sens tout simple mais fort de la popularité et de la plaisanterie - souvent exagéré au point de se rendre coupable sans être capable de nuire - je ne fus pas surpris de la photo qu'on me présenta...

... Cette photo dont le poids accablait le couple PAYAN nu, rasé, sauvagement avili, qui traversait maintenant la longue salle de café, poussé par les trois sbires adeptes des méthodes fascistes qui allaient - en termes appropriés - trimbaler leur imbecillité dans les rues de NANTUA et OYONNAX en livrant leurs victimes à une populace friande d'exhibitions malsaines.

Afin que nul n'ignore le motif de la sentence, la croix gammée et la croix de Lorraine avaient été peintes "recto-verso" sur les deux pénitents...

Personne ne revendiqua l'initiative de cette minable opération. Le soir même, je rencontrais le Docteur MERCIER venu examiner le fils PAYAN âgé de quatre ans environ et atteint d'une bronchite. Il me déclara n'avoir aucun renseignement quant aux instigateurs et acteurs de cette "mascarade".

Les époux PAYAN eux-mêmes se refusaient à admettre que des Résistants fussent en mesure de les avoir soumis à une épreuve aussi injuste et ils affirmaient être résolus à faire étalage de leurs véritables sentiments.

Mais un courant d'implacable iniquité poursuivait ces gens et devait encore se manifester sous une forme imprévisible.

Georges PAYAN entretenait d'affectueuses relations avec sa famille Lyonnaise mais "portait" très peu dans son coeur le mari de sa soeur, un industriel soyeux Lyonnais nommé MERLE.

Le surlendemain de l'"exploit" nantuaïen qui avait connu un lointain retentissement, deux hommes arrivaient inopinément vers 18 heures dans la cuisine - qui faisait suite à la salle de café de l'hôtel du Jura - où je me trouvais depuis quelques minutes.

Le premier des visiteurs, richement vêtu et sûr de lui, s'empressa de saluer familièrement G. PAYAN très surpris et le présenta en tant que son beau-frère au second qui portait un uniforme avec pistolet au ceinturon. Poursuivant, ce "bourgeois cossu" qui n'était autre que Monsieur MERLE (!) présenta à son beau-frère son ami le "chef de la MILICE LYONNAISE".

Ayant signalé à G. PAYAN mon désir de me retirer, il me pria de rester et en profita pour faire savoir qu'il ne disposait que de peu de temps.

Le chef milicien se déclara lui-même pressé et demanda aussitôt à être renseigné sur l'identité des personnes susceptibles de provoquer des troubles dans la ville et de traiter les gens selon l'exemple infligé aux PAYAN.

Bref, il fallait dénoncer des Résistants !

G. PAYAN répondit ne pas connaître les trois individus qui l'avaient maltraité le 6 décembre. Il ajouta qu'aucune menace préalable ne lui avait été signifiée.

La conversation fut aussi courte que stérile. Puis MERLE précisa à son beau-frère qu'en tout état de cause le chef milicien était "renseigné et avait des pouvoirs très étendus. Il révéla qu'ils étaient attendus par le Sous-Préfet et que les mesures qui s'imposaient ne tarderaient pas.

Alors qu'ils sortaient en marmonnant et en actionnant précipitamment la porte oscillante de la cuisine, PAYAN leur lança d'une voix forte et éraillée que la guerre était perdue pour eux.

Qui pouvait donc être ce chef de la milice lyonnaise sinon TOUVIER inconnu à l'époque dans notre région ?

Le lendemain matin, avec mon ami et collègue de travail Paul BUIRET, nous faisons une visite au Docteur MERCIER qui réalisait pleinement les dangers de la situation, se montrait satisfait des volontaires à sa disposition mais regrettait l'insuffisance des effectifs et des moyens encore précaires à la disposition de la Résistance.

Par contre, arborant son sourire calme et confiant, il nous tendit un

courrier qu'il venait de recevoir, oblitéré à OYONNAX.

Il s'agissait d'une note anonyme dactylographiée, l'enjoignant de cesser son activité résistante sans quoi il serait promené à NANTUA et OYONNAX "à poil avec une faucille et un marteau dans le c..."

Une telle intimation témoignait de l'escalade des antagonismes et du déchirement des Français, aggravé par l'inadmissible comportement des profiteurs de guerre, des soumis et des pleutres qui s'en remettaient en définitive aux Allemands et se faisaient leurs complices pour traquer et éliminer les patriotes et les innocents.

Ainsi, résultant de cette logique de l'illogisme, devaient intervenir rapidement les mesures annoncées par le chef milicien et se précipiter - au terme d'un délai de six jours - le dramatique dénouement.

Mardi 14 décembre 1943, dès porton-minet, les employés de la S.N.C.F. de NANTUA furent surpris à l'annonce d'un train inhabituel en provenance de LYON via CULOZ et BELLEGARDE, à aiguiller sur voie de garage.

La locomotive ne tarda pas à apparaître dans la froide grisaille, avec une rame de wagons à bestiaux et de voitures de voyageurs d'où s'extirpaient spontanément des centaines de militaires nazis armés de fusils et de mitraillettes. Les ordres émis avec les vociférations coutumières à la "race supérieure", les départs de formations dans tous les sens ne laissèrent aucun doute au personnel de la gare quant à l'importance ~~des~~ des opérations qui se déclenchaient.

Effectivement, en moins d'une demi-heure NANTUA était cernée et investie par plus de feldgendarmes nazis que le Département de l'AIN ne comptait de Maquisards !

Mais quelle était leur mission ?

Peu après huit heures, M. Jules SAVARIN, alors directeur du Crédit Mutuel Agricole, descendit au rez-de-chaussée et n'eût pas le temps de nous indiquer par qui il lui fut demandé de fermer tous les volets de l'immeuble et de ne pas sortir.

A peine remontait-il les premières marches d'escalier qu'un groupe d'Allemands franchit la double porte d'entrée et fit irruption dans le grand hall sur lequel le bureau que j'occupais était ouvert.

Rien n'a effacé de ma mémoire le regard bleu féroce et la très saillante mâchoire carrée du premier des suppôts qui, mitraillette en avant, m'interpella instantanément d'un mot en français : - chef ? Je lui répondis que le chef était absent, en voyage à PARIS (par bonheur pour lui, notre directeur Ary GEOFFRAY se trouvait en effet dans la Capitale depuis la veille !)

Sans perdre une seconde le teuton ajouta : "- tous les hommes venir vite" et il pénétra avec ses semblables dans le grand bureau contigu (sous l'effigie de MARIANNE) hélant mes collègues et nous dirigeant à l'extérieur jusqu'au carrefour où était installée une mitrailleuse lourde, entre la gendarmerie et la coopérative.

C'est donc en tout premier lieu qu'avait été cueilli et réuni le personnel masculin de la Mutualité Agricole: pas question d'âge puisque les plus jeunes employés tels Aimé CAILLON (17 ans) et André CHAUDET (15 ans) n'étaient pas épargnés. Nous devions apprendre plus tard qu'il en fut de même au Garage Moderne pour le jeune Serge GONNET arrêté avec ses patrons, les frères GROBON.

Complètement piégés, sans défense et bien peu loquaces, nous nous demandions si nous serions abattus en pleine ville, alignés devant cette mitrailleuse et qui connaîtrait le même sort ?

Car ils cherchaient bien d'autres personnes ces innombrables "vert-de-gris" qui sillonnaient les rues, interpellaient et contrôlaient les rares passants. A l'occasion ils giflaient et maltrahaient les gens qui réagissaient trop lentement à leurs sollicitations, tel M. RIGAUD, comptable des usines ROZIER:

Nous devions rester plus de deux heures à cette place avant d'être conduits avec d'autres compatriotes devant la gare où de nombreux groupes arrivaient. Apparemment nous étions des centaines. Des collégiens avec leurs professeurs seraient arrêtés: c'était donc la grande rafle et nous ne serions ~~pas~~ pas fusillés mais emmenés...

Oui, à l'entrée de la gare deux officiers italiens examinaient les cartes d'identité. Ils écartaient certains hommes âgés ainsi que les titulaires de cartes politiques ou associatives favorables au gouvernement de VICHY (P.P.F., milice, S.O.L. etc...)

Grâce à de faux papiers, le Colonel ROMANS-PETIT, Chef des Maquis del'AIN, de passage à NANTUA ce jour-là, réussit à échapper aux géoliers. Ce ne fut pas le cas pour le Docteur MERCIER, bien identifié et de toute évidence recherché: dès son arrestation il était conduit à la gare et longtemps gardé près de la cahute des toilettes, face aux wagons à bestiaux dans lesquels nous avions été placés. Il ne nous rejoindrait pas !

Vers 13 heures le train s'ébranla, emportant la vie d'une cité, ruinant sa quiddité ethnique.

C'étaient les premiers tours de roues d'un convoi qui, cinq semaines plus tard, parviendrait aux portes des camps de la mort.

Fait exceptionnel et sans précédent au camp de BUCHENWALD, deux Nantuatiens qui, selon les nazis, n'avaient été arrêtés qu'à titre d'otages furent libérés un mois après notre arrivée.

L'un d'eux, le Capitaine de gendarmerie VERCHERE, put regagner NANTUA et ne devait révéler à la population que les "bons traitements" réservés à ses compatriotes !!

Le second, le Maire-Adjoint Antonin ALLANTE, n'eût pas le bonheur de sortir de l'enfer. Il mourut dès le début dans l'un des "blocs" infâmes du "petit camp" où s'effectuait la "quarantaine" (avec notamment les redoutables piqûres) donnant lieu à une première "selection".

Dix-sept à dix-huit mois après s'égrenaient les retours de quelques survivants - un sur dix - tondus et décharnés, qui ne pourront pas faire connaître l'inimaginable. Pas plus qu'

en général ne le traduiront les discours, livres et films provoquant étrangement l'inutile compassion et le dangereux détachement d'une société dans laquelle les "concentrationnaires" se sont trouvés et se maintiennent en porte-à-faux.

En cinquante ans, à la faveur d'un laxisme coupable, le fauve nazi s'est refait une santé et s'emploie à duper les rares vigiles qui le détectent.

Dans les années 30, pas un Français sur cent n'avait lu ou cru "MEIN KAMPF".

Aujourd'hui, les structures fascistes sont installées dans le monde entier plus puissamment et précautionneusement qu'avant 1940.

Les nouveaux SS misent sur l'oubli; vont-ils se tromper ?

MP